

12

Le Duel

L'envoyé de Morholt se tait. À l'expiration du délai de trois jours, il est allé chercher la réponse et l'a rapportée à son maître. Il a rapporté aussi ce qu'il a vu dans la lande aux abords du château : l'afflux de jeunes gens et de jeunes filles, le tirage au sort qui dicte sa loi, les larmes des malchanceux choisis pour former le tribut, les larmes de joie de ceux qui sont épargnés, les soldats partout en alerte, la foule qui gronde...

Morholt a écouté son message avec attention, sans l'interrompre, et Morholt est contrarié. Certes, le tribut se prépare dans la terreur, mais les Cornouaillais ont trouvé, dans les délais prescrits, un chevalier assez fou pour oser

l'affronter. Les Cornouaillais ne plient pas. Ils relèvent la tête. D'un côté ils cèdent, de l'autre ils résistent, et cette résistance, Morholt la reçoit comme une insulte. Leur champion, en effet, non content d'accepter le duel ordalique¹, dicte ses conditions.

— Nous battre dans une île ! grogne le géant. Pourquoi une île ? Craint-il que je m'enfuie devant lui comme un lapin !

L'île du Vent, où Tristan réclame de se battre, est reliée à la terre par une chaussée de pierres recouverte à marée haute. Les deux chevaliers, coupés du monde par les flots, isolés dans leur querelle, combattront à la fois sous le regard de Dieu qui sait où est la juste cause et sous le regard du roi de Cornouailles, de sa cour, du peuple rassemblés sur la falaise.

— Ils devraient trembler ! Ils devraient se terrorer ! Au lieu de quoi, ils me servent un guerrier qui charge comme un sanglier. Son nom, m'as-tu dit ?

— Tristan, seigneur ! Il a reçu l'épée depuis peu.

— Un sanglier qui n'est encore qu'un cochon de lait ! s'indigne Morholt. Ils se moquent de moi ! Je le pourfendrai d'un coup, de la tête à la jointure de la hanche. Je le ferai rôti sur des charbons, jusqu'à ce que son foie tombe dans le brasier. Je le dévorerai sous leurs yeux et je jetterai dans la mer les os de cette sale engeance ennemie, après en avoir sucé la moelle.

¹ Duel sacré, dans lequel Dieu intervient et donne la victoire à celui qui est censé défendre le bon droit.

La nef de Morholt tangué sous sa colère et le clapotement des vagues roule jusqu'à la rive. Il quitte la tente où il a reçu son envoyé. Il apparaît sur le pont. Il est haut de stature, hideux comme un démon et sa noirceur trouble la lumière du jour.

Tristan le voit. Il a quitté la forteresse et, depuis un promontoire rocheux, il a suivi le retour du messager Irlandais. Le vent du large fait claquer les pans de son habit.

Morholt, depuis la mer, a senti cette présence de feu qui flambe sur la côte comme un fanal. Il vient se camper à l'avant de sa nef et sa haute silhouette qui en prolonge l'étrave semble monter vers le ciel, pour intimider Dieu, l'arbitre du duel.

Tristan soutient le regard provocateur du monstre, dressé à la proue du grand navire de Cornouailles. Il commence son combat. Seul, enfermé dans ce premier face-à-face, il ne voit pas sur la lande les petits groupes d'hommes, de femmes, d'enfants qui se sont approchés. Ils entendent le murmure du vent chargé des pensées de l'homme qui se prépare. Ils frissonnent, ils pleurent, partagés entre l'espérance et la détresse.

Parmi eux, soudain, un long cri jaillit.

— Tristan !

Il s'élève vers le ciel lui aussi, afin de plaider sa cause devant le Tout-Puissant, bientôt repris par dix, cent, mille autres qui forment procession.

— Tristan ! Tristan ! Tristan !

Le jeune chevalier entend cette clameur. Il est ému. Il la boit à longs traits, comme un vin de vigueur, puis il quitte la falaise et rentre à Tintagel où il s'isole dans le chœur de la chapelle.

Il pense à son combat. Il en déroule toutes les passes, tous les assauts. Il le présente aux grands esprits qui veillent sur lui. Il entend leurs remarques, leurs suggestions. Puis il ressasse à nouveau sa bataille et la mûrit pendant des heures. C'est sa manière de prier. Il ne demande rien. Il cherche en lui ce qu'il a à donner et il apporte son désintéressement et sa foi. Honte à celui qui ose réclamer en se présentant les mains vides !

— Pardonnez-nous nos offenses, comme nous-mêmes nous pouvons pardonner, songe-t-il. Récompensez-moi selon mes seuls mérites et mesurez-moi vos dons en proportion de ce que j'ai été capable de donner.

Tristan murmure dans la fraîcheur de la chapelle. Il n'est pas seul, non, il n'est pas seul. La buée de Dieu l'entoure. Il est présent, il écoute le chevalier avec, à ses côtés, son fils supplicé, ses anges, ses saints. Tristan parle longtemps et, la face humide, s'endort au paradis.

Pendant ce temps, le roi son oncle fait préparer son équipement et, au matin, dans l'aube mouillée par le souffle du levant, il fait l'écuyer pour ce neveu bien-aimé.

Il lui offre son propre destrier, un coursier de Castille, pourvu d'un harnachement relevé d'or de Vérone et protégé d'une housse de mailles.

— Il se nomme Beau Joueur. Il te ressemble. Les défis ne l'effraient pas.

Il vêt Tristan d'un haubert neuf, aux mailles d'acier spécialement forgées. Il suspend à son cou un écu blanc, renforcé par des lames d'or rouge qui rayonnent vers le centre comme un soleil. Il le coiffe d'un heaume à nasal², puis lui remet une épée dont le pommeau reliquaire renferme une phalange de saint Georges. Son père, le vieux roi, la lui avait offerte le jour où il avait fait don à sa fille Blanchefleur de la bague au chaton serti de topaze.

— Par cet anneau que tu portes au doigt et cette épée de bonne largeur, c'est ta mère et ton grand-père qui t'escortent dans ce duel.

Tristan ceint cette lame, le roi l'embrasse et le laisse enfourcher son destrier, pendant que Gouvernal lui tient l'étrier. Puis, le champion saisit la lance qu'on lui tend et quitte ses servants en piquant des éperons.

² Protection métallique qui recouvrait le nez.

Son cheval marche doucement l'amble, puis ralentit son allure à l'approche du sentier qui descend vers le rivage, s'y engage et s'éloigne au petit pas.

La marée monte. Les flots commencent à recouvrir la chaussée de pierres. L'eau mouille les pieds de l'animal et lui rafraîchit les jarrets. Lorsque Tristan parvient sur l'île, Morholt est déjà là, hideux et de ses armes chargé.

Quand Tristan est passé, le vent se lève, chasse le flux, le bat avec force et isole les adversaires de la terre en refermant la mer.

Sur la côte, Cornouailles voit alors les deux hommes face à face pour la première fois et mesure l'inégalité du combat. L'un est de grande stature, dix pieds de haut, pas moins, fort et membru, l'autre, fier, mais, en comparaison, chétif et menu.

— C'est pour y faire creuser ta tombe que tu as choisi cette île, ironise le géant. Et éviter aux tiens d'y transporter ta dépouille !

Il meugle comme un taureau et, quand il parle, ses lèvres se retroussent et découvrent ses dents acérées de bête noire.

— Plains plutôt tes gens ! répond Tristan. Ils te maudiront quand ils traîneront ta grande carcasse rompue jusqu'en Irlande.

Sa voix, à pleine puissance, semble lutter contre un ouragan. Morholt tressaute de rire devant ce fétu malmené par

la bourrasque, et les mailles de son haubert, en s'entrechoquant, crépitent comme une averse de grêle.

— Ta langue me chatouille les oreilles, ricane-t-il entre deux hoquets. Elle crisse. On croirait des élytres de hanneton. Quand je t'aurai massacré, je l'arracherai pour continuer de l'entendre chanter !

— C'est une chanson de fer et d'acier que je vais fredonner tantôt, pour te bercer ! s'époumone Tristan dressé sur ses étriers.

— Je vois que ta Cornouailles a grande pénurie de chevaliers, jeune coq, pour être réduite à adouber des enfançons bretons !

Le géant perd patience et renfrogne son visage. Ses yeux sont rouges comme des braises.

— Tu aurais pu prétendre faire partie du tribut ! Renonce, il est temps ! Évite la mort et tente ta chance en te confiant au tirage au sort...

— De quel tribut parles-tu, maudit païen ? Dieu n'en veut pas ! Il tranchera bientôt cette querelle par l'acier de mon épée, quand elle t'aura toi-même débité en tronçons !

C'est assez patienté pour un géant. Il faut maintenant que le maître administre la leçon à l'apprenti. Morholt abaisse sa lance, éperonne et se jette en avant.

(...)

Jacques CASSABOIS
extrait de
Tristan et Iseut
jamais l'un sans l'autre

éditions Hachette
Black moon
et Livre de poche jeunesse
www.jacquescassabois.com